

JENNIFER MATHIEU



MOXIE

MILAN

MOXIE

Titre original : *Moxie*
Copyright © 2017 by Jennifer Mathieu
Ouvrage publié originellement par les éditions Roaring Brook Press,
une marque de Holtzbrinck Publishing Holding Limited Partnership,
175 fifth Avenue, New York, NY 10010

Les paroles de *Rebel Girls* et la citation
du manifeste des Riot Grrrl sont utilisées
avec l'accord de Kathleen Hanna.

Design de couverture : Elizabeth H. Clark

Illustration de couverture et photographies intérieures :
Elbur/Shutterstock et Dean Drobot / Shutterstock

© Éditions Milan, 2019
1, rond-point du Général-Eisenhower,
31101 Toulouse Cedex 9, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle,
de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction
par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm,
bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon
passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957
sur la protection du droit d'auteur. Loi 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Corrections : Anne Rastoll
Mise en pages : Petits Papiers

Dépôt légal : mars 2019
ISBN : 978-2-7459-9504-9

Achévé d'imprimer au 1^{er} trimestre 2019 par Rotolito en Italie
editionsmilan.com

JENNIFER MATHIEU



*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anath Riveline*

•
MILAN

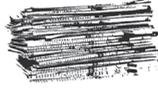
Pour toutes les adolescentes qui mènent le bon combat.

*Et pour mon prof de civilisation en terminale qui m'a traitée
de féminazi devant toute la classe.*

*En m'insultant, vous avez éveillé mon intérêt
pour le féminisme.*

*Voyez comme la blague s'est retournée contre vous.
La vengeance est un plat qui se mange froid, abruti.*

CHAPITRE 1



M. Davies, mon prof de littérature, passe la main dans ses cheveux, coupés façon militaire. Des gouttes de transpiration perlent sur son front et il gonfle ses joues violacées. On dirait un porc-épic ivre.

Pas exclu qu'il soit vraiment bourré, d'ailleurs. Même s'il n'est pas encore midi et qu'on est mardi.

– Discutons du symbolisme inhérent au douzième vers du poème, annonce-t-il.

Je m'arme de mon stylo, prête à copier au mot près son explication de ce que signifie, selon lui, la lumière dorée derrière les rideaux bleus. M. Davies prétend vouloir *discuter* du symbolisme, mais c'est faux. Le jour de l'examen, il attend de nous qu'on recrache précisément ce qu'il a dit en cours.

Je cligne des yeux pour rester éveillée. La moitié de mes camarades jouent avec leurs téléphones, logés sur leurs cuisses, en souriant discrètement. Je sens que mon cerveau se liquéfie.

– Vivian, qu'en pensez-vous ? me demande M. Davies.

Bien sûr, il fallait que ça tombe sur moi.

– Eh bien...

Je me ratatine sur moi-même, les yeux rivés sur la photocopie du poème.

– Euh...

Un incendie embrase mon visage. Pourquoi M. Davies a-t-il absolument besoin de m'interroger ? Moi, au moins, je fais semblant de suivre.

Aucun de nous deux ne lâche un seul mot pendant ce qui me paraît être les deux tiers de ma vie. Je gigote sur ma chaise, M. Davies continue de me dévisager, je mâchonne ma lèvre inférieure, embarrassée. Je fais appel à mon cerveau pour qu'il me fournisse une réponse, n'importe laquelle, mais avec toute l'attention de la classe fixée sur ma personne je n'arrive pas à me concentrer. M. Davies finit par capituler.

– Lucy ?

Lucy Hernandez, la nouvelle, a la main levée depuis qu'il a posé la question. Il lui adresse un regard vide et attend.

– Eh bien... commence-t-elle, exaltée de pouvoir partager son opinion.

Elle se redresse même un peu sur sa chaise.

– Si l'on se concentre sur la référence du huitième vers, je tends à penser que la lumière indique ici une... comment dire... une sorte de prise de conscience du poète sur...

Elle s'interrompt en entendant au fond de la classe un raclement de gorge terminé par les mots « va faire la vaisselle ».

Ricanements et rires moqueurs retentissent alors telle une salve d'applaudissements.

C'est encore Mitchell Wilson qui se la ramène, encouragé par ses abrutis de copains footballeurs.

Lucy prend une profonde inspiration.

– Qu'est-ce que tu viens de dire, là ? demande-t-elle en pivotant, stupéfaite.

Mitchell se contente de la gratifier d'un petit rictus méprisant, ses yeux bleus la fixant sous ses mèches châtaines. Il pourrait même être mignon s'il ne parlait pas, ne marchait pas, ne respirait pas...

– J’ai dit : va faire... la... vaisselle, répond-il, manifestement très amusé.

Son fan-club de footballeurs attardés éclate de rire comme si c’était la plus hilarante, la plus originale des blagues, alors qu’ils la répètent invariablement depuis le printemps dernier.

Excédée, Lucy se retourne. Des taches rouges fleurissent sur son décolleté.

– Ça n’a rien de drôle, rétorque-t-elle tout bas.

Elle passe ses longs cheveux noirs par-dessus ses épaules comme si elle voulait disparaître sous sa chevelure. Sur l’estrade, M. Davies secoue la tête et fronce les sourcils.

– S’il est impossible d’avoir une discussion constructive dans cette classe, alors je n’insiste pas, déclare-t-il. Sortez vos manuels et commencez tous les exercices des pages 25 et 26. Je les veux terminés pour demain.

Je suis sûre qu’il a choisi ces pages-là au hasard. On n’a sans doute même pas encore vu la leçon.

Tandis que tous les élèves poussent un grognement collectif et que je me baisse vers mon sac pour attraper mon livre, Lucy reprend un peu de courage.

– Monsieur Davies, ce n’est pas juste. Nous *avons* une discussion constructive. Mais ce sont eux, là-bas, qui ont tout gâché, affirme-t-elle en esquissant un signe de la tête vers le fond de la classe, incapable d’affronter Mitchell de nouveau. Je ne comprends pas pourquoi vous nous punissez tous.

Aïe. Lucy est nouvelle au lycée d’East Rockport, elle ne sait pas à quoi elle s’expose.

– Lucy, est-ce que je ne viens pas de vous demander de travailler sur les exercices des pages 25 et 26 ? interroge M. Davies, avec bien plus d’enthousiasme qu’il n’en avait mis pour parler de la lumière dorée derrière les rideaux bleus.

– Si, mais...

– Non, ça suffit, la coupe M. Davies. Je ne veux plus rien entendre. Pour vous, la page 28 en plus.

Mitchell et sa bande sont pliés en deux et Lucy reste sidérée, les yeux écarquillés. Manifestement, aucun prof ne lui a jamais parlé comme ça de toute sa vie.

Après encore quelques gloussements, Mitchell et son troupeau se lassent et se calment. Toute la classe se soumet et commence les exercices demandés. Ma tête se penche vers les mots *métaphores* et *anacoluthes*, mais c'est Lucy que je regarde. Ça me désole de la voir pétrifiée sur son livre encore fermé, comme si on venait de la gifler. Elle tente de maîtriser sa respiration. Elle se retient clairement de pleurer.

Quand la cloche sonne enfin, je rassemble mes affaires et je me rue dehors aussi vite que possible. Lucy n'a pas quitté sa chaise. La tête baissée, elle range son sac.

Claudia arrive au-devant de moi.

– Salut, dis-je en passant une anse de mon sac sur l'épaule.

– Salut, répond-elle, le visage illuminé du même sourire malicieux qu'elle avait déjà quand nous sommes devenues BFF à la crèche, liées par notre amour commun pour les gommettes et la glace au chocolat. Quoi de neuf ?

Je m'assure que Mitchell et ses laquais ne sont pas dans le coin.

– On vient de se prendre un devoir à rendre pour demain. Mitchell a vanné la nouvelle, Lucy, et plutôt que de s'occuper de lui personnellement, M. Davies nous a filé à tous deux pages d'exercices.

– Laisse-moi deviner, lâche Claudia pendant qu'on avance dans le couloir. « Va faire la vaisselle » ?

Je prends un ton faussement étonné :

– Oh, comment tu le sais ?

– Je suis trop forte, répond Claudia avec un clin d'œil.

Bien plus frêle que moi, elle m'arrive à l'épaule et je dois me pencher vers elle pour l'entendre. Hélas, avec mon mètre soixante-dix-huit, alors que je ne suis qu'en première, je risque encore de grandir. Depuis la sixième, Claudia, elle, n'est pas plus haute qu'une table basse.

– De vrais connards, dis-je en m'arrêtant pour chercher mon déjeuner dans les tréfonds de mon casier. Et quel manque d'imagination, sérieux. « Va faire la vaisselle. » Franchement, c'est la même réplique pourrie depuis l'école primaire.

– Je sais, confirme Claudia. Mais t'inquiète, il finira sans doute par grandir...

J'adresse un regard dubitatif à Claudia et elle me répond avec un nouveau clin d'œil. Au début du collège, Mitchell était un élève comme les autres et son père, un simple prof d'histoire de cinquième. Pour travailler le moins possible le brave homme adorait nous faire regarder des accidents de foot affreux sur YouTube, où on voyait des os déchirer la peau et du sang couler à flots. Mitchell n'était alors rien de plus qu'une piqûre de moustique : agaçant, mais facile à oublier si on décidait de l'ignorer.

Cinq ans plus tard, M. Wilson a grimpé les échelons pour devenir le nouveau proviseur du lycée d'East Rockport. Mitchell a pris une quinzaine de kilos et la ville a découvert qu'il pouvait réaliser une passe vrillée parfaite sur le terrain de foot. Désormais, lui et ses copains peuvent interrompre une élève en plein cours pour lui demander de faire la vaisselle sans qu'aucun prof ne bronche.

Dans la cafétéria, on zigzague entre les tables pour retrouver les filles avec lesquelles on déjeune tous les jours : Kaitlyn Price, Sara Gomez et Meg McCrone. Comme nous, elles sont gentilles et plus ou moins normales. On se connaît depuis toujours. Ce sont des filles qui n'ont jamais vécu ailleurs qu'à East Rockport, petite ville de six mille âmes. Des filles qui

ne veulent surtout pas sortir du lot. Des filles qui tombent amoureuses en secret et ne feront jamais rien pour que ça devienne réciproque. Des filles sages qui obtiennent des notes convenables et espèrent qu'on ne les interrogera pas devant toute la classe sur le symbolisme du vers douze.

Des filles sympa. Comme moi, quoi.

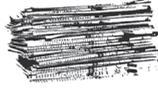
On papote tranquillement de nos cours et des derniers ragots quand, au moment de croquer dans ma pomme, je vois Lucy Hernandez en compagnie d'autres laissés-pour-compte qui se regroupent à l'heure du déjeuner afin de paraître moins seuls. Leur table est entourée par celles des sportifs et des populaires. De tout le réfectoire, celle des losers est clairement la plus déprimante. Lucy ne parle à personne et enfonce une fourchette en plastique dans un Tupperware jauni par l'usure, rempli de pâtes tristes à mourir.

J'hésite à l'inviter à se joindre à nous. Mais je me souviens que Mitchell et ses abrutis de copains sont prêts à saisir la moindre occasion pour balancer une blague à deux balles. Et Lucy Hernandez va faire une cible de choix après ce qui s'est passé en classe ce matin.

Je renonce à mon idée.

Finalement, je ne suis peut-être pas si sympa que ça...

CHAPITRE 2



Comme d'habitude, Joan Jett, notre vieille chatte tigrée, m'attend devant la porte à mon retour du lycée. À cet égard, elle tient plus du chien que du chat. Elle ne vit que pour miauler et attirer l'attention, ce qui fait dire à ma mère que son nom lui va comme un gant. Dans les années 1970, la vraie Joan Jett était membre du groupe exclusivement féminin The Runaways avant de se lancer dans une carrière solo. Quand on était petites, avec Claudia, on filmait Joan Jett, la chatte, qui dansait sur des chansons de Joan Jett, la chanteuse.

Je la caresse distraitemment et trouve une note de ma mère sur le plan de travail de la cuisine. Elle pourrait simplement m'envoyer un texto, mais elle est attachée à ce qu'elle appelle « la qualité tangible du papier ».

Je travaille tard ce soir. Maminou et Grand-Papa t'invitent à dîner chez eux si tu veux. Et STP plie le linge qui est sur mon lit et range-le. Ta maman qui t'aime.

Maintenant, je suis assez grande pour rester seule à la maison les soirs où ma mère est de garde au service des urgences où elle est infirmière, mais quand j'étais plus jeune, Maminou venait me chercher à l'école pour m'emmener chez elle. Avec Grand-Papa, on mangeait un plat surgelé et on essayait de répondre aux questions de *La Roue de la fortune*. Ensuite, ils me couchaient dans la chambre d'enfance de ma mère que Maminou avait redécorée

dans des tons roses et verts en prenant soin de retirer tous les vieux posters punk et les autocollants de sa fille. En regardant par la fenêtre, j'imaginai pourtant facilement ma mère jeune, sauvage et bien décidée à quitter East Rockport pour ne jamais y remettre les pieds. Même si le résultat n'est pas concluant, l'adolescence de ma mère me fascine.

Je m'assoupissais alors et, selon le degré de fatigue de ma mère quand elle quittait le travail, soit elle venait directement chez mes grands-parents, soit elle me laissait dormir chez eux. Je faisais les dix secondes de trajet, agrippée à sa main, respirant le parfum mentholé de l'antiseptique qui la suivait toujours après le travail. À présent, je ne vais chez mes grands-parents que pour le dîner, même s'ils essayent encore de me convaincre de rester dormir, comme au bon vieux temps.

Mon téléphone vibre. C'est Maminou.

– Bonjour ma chérie, je réchauffe des enchiladas au poulet, m'annonce-t-elle. Tu veux venir ?

Maminou et Grand-Papa prennent leur petit déjeuner à cinq heures, leur déjeuner à onze heures et leur dîner à cinq heures moins le quart. Je pensais qu'ils faisaient ça parce qu'ils étaient vieux, mais ma mère dit qu'ils ont toujours respecté ces horaires pour leurs repas. Quand elle a quitté la maison à dix-huit ans, elle avait l'impression d'être une rebelle s'il lui arrivait de manger après le coucher du soleil.

– D'accord, mais avant j'ai du linge à plier.

En grignotant un morceau de fromage, je réponds aux textos de Claudia qui se plaint de son petit frère, « le relou », avant de m'atteler à ma tâche. Joan Jett me suit en miaulant jusqu'à la chambre de ma mère où je trouve une montagne de linge sur son lit défait. Je me mets aussitôt à former de jolis petits carrés avec nos culottes et je suspends nos soutiens-gorge humides dans la salle de bain. Des dessous strictement féminins.

Mon père est mort dans un accident de moto quand j'étais bébé. Ça s'est passé à Portland, dans l'Oregon, là où on habitait tous les trois. Il s'appelait Sam et, d'après les photos que j'ai vues de lui, il était archimignon : cheveux blond cendré, des yeux verts et juste assez de muscles pour le rendre séduisant.

Il manque toujours à ma mère. Il y a un an environ, un soir où elle avait bu trop de vin, elle m'a dit qu'elle n'arrêtait pas de vieillir et que Sam, lui, aurait toujours le même âge. C'est comme ça qu'elle parlait de lui, « Sam ». Pas « ton père », mais Sam. C'est ce qu'il était pour elle avant tout, j'imagine. Son Sam. Après, elle est partie dans sa chambre et je l'ai entendue s'endormir en pleurant, ce qui ne lui ressemble pas trop. Dans la vie de tous les jours, elle est plus du genre pragmatique que sentimental. Parfois je me sens un peu coupable qu'il ne me manque pas plus, mais je n'ai vraiment aucun souvenir de lui. Je n'avais que huit mois quand il est mort et, ma mère et moi, on a dû retourner à East Rockport pour que mes grands-parents l'aident à s'occuper de moi pendant qu'elle terminait ses études d'infirmière. Seize ans plus tard, on est toujours là.

Je suspends quelques-unes de ses robes d'été quand mon regard se pose sur la vieille boîte à chaussures usée rangée tout en haut de son placard. Au feutre noir, elle a écrit dessus « Ma folle jeunesse ». Je range la dernière robe et extrais la boîte de son étagère pour l'emporter dans ma chambre. J'ai déjà fouillé dedans. À l'époque où Claudia et moi faisons des vidéos avec Joan Jett, j'adorais en examiner le contenu, mais je n'ai pas recommencé depuis des années.

Je renverse soigneusement sur mon lit les cassettes, les vieilles photos, les prospectus fluo et les dizaines de petites brochures photocopiées avec des titres tels que *Germes de filles*, *Énigmes* et *Saletés*. J'attrape un polaroid où ma mère semble avoir quelques années seulement de plus que moi, peut-être dix-neuf

ou vingt ans. Sur le cliché, une mèche platine parcourt ses longs cheveux noirs ; elle porte une robe verte usée et des rangers. Elle tire la langue à l'objectif tout en étreignant le cou d'une fille aux yeux noirs qui a un piercing à l'arcade. On peut lire au marqueur noir « BELLE ET REBELLE », sur l'avant-bras de ma mère

Ma mère n'évoque pas très souvent sa vie avant sa rencontre avec mon père. Quand elle m'en parle, elle affiche toujours un petit sourire de fierté. Elle se rappelle sûrement comment après son bac, elle est partie à Washington au volant de sa vieille Toyota qu'elle s'était offerte avec ses propres économies, juste parce que c'était là que jouaient ses groupes punk préférés. Les Heavens, Betsy et Excuses 17, célèbres de son temps, dans lesquels des filles chantaient pour réclamer l'égalité des droits et écrivaient dans des magazines féministes surnommés « fanzines ».

Ces filles, c'étaient les Riot Grrrls.

Avec la moitié du crâne rasé, des Dr Martens noires et du rouge à lèvres mauve de la couleur d'un hématome : ma mère était sauvage en ce temps-là. Même si elle reste plutôt cool comparée à beaucoup d'autres mères – elle se montre toujours très ouverte pour parler de sexe avec moi et ne s'offusque pas si je dis des gros mots devant elle de temps en temps –, ce n'est pas si facile de faire le lien entre la fille sur la photo et la femme que je connais maintenant. La femme en blouse d'infirmière lavande avec des papillons imprimés dessus qui s'installe à la table de la cuisine une fois par mois pour faire ses comptes.

Je change de position sur mon lit pour être plus à l'aise et j'étudie une page d'un des fanzines des Riot Grrrls. Il est illustré avec une coupure d'une BD vintage *Wonder Woman*, où la super-héroïne a les mains sur les hanches et le regard féroce. La fille qui a écrit l'article cite *Wonder Woman* et met en garde

les hommes qui seraient tentés de l'aborder quand elle marche dans la rue, au risque de se prendre une déculottée. Je souris en contemplant l'image. En feuilletant le magazine, je regrette que Wonder Woman ne suive pas les mêmes cours que moi à East Rockport pour faire la leçon à Mitchell Wilson. Les miaulements de Joan Jett qui me réclame son dîner me forcent à arrêter mon exploration et à ranger la boîte en haut du placard de ma mère. Je ne saurais dire pourquoi, mais fouiller dans ces vieilles affaires m'apaise. J'ai l'impression d'être comprise. Ce qui est dingue, c'est que même si les Riot Grrrls appartiennent au passé, ce qu'elles disent est encore totalement d'actualité. J'aurais tellement voulu les rencontrer...

Maminou a une obsession pour les coqs. Les coqs sur les torchons, les coqs sur les assiettes, les coqs en céramique qui marchent sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Elle a même une salière et une poivrière en forme de coqs !

Je prends la salière et m'interroge sur l'expression sympathique du coq.

– Les coqs sourient vraiment ?

En posant la question, je sale mes légumes tout droit sortis d'une conserve.

– Bien sûr, répond Maminou. Ils sont très sociables.

Grand-Papa lâche un grognement étouffé et plante sa fourchette dans les enchiladas de poulet surgelées.

– Et comment sais-tu une chose pareille, Maureen ? demande-t-il.

– Parce que j'en ai connu plusieurs. J'en ai même épousé un ! lance Maminou sans se laisser démonter.

Grand-Papa pousse un soupir, mais je sais qu'il aime bien que Maminou ait toujours le dernier mot.

Mes grands-parents sont carrément l'archétype des grands-parents et... j'adore ça ! J'adore écouter leurs chamailleries, leurs

plaisanteries, la façon de communiquer de deux êtres qui ont partagé quarante ans de leur existence. Je me régale des petites leçons de vie que mon grand-père répète inlassablement sur un ton autoritaire. (« *Rappelle-toi, Vivian, dans la vie, on choisit ses amis, mais on ne choisit ni sa famille, ni les amis de sa famille, ni la famille de ses amis.* ») C'est trop drôle de voir Maminou qui ne résout jamais aucune énigme de *La Roue de la fortune*, mais qui hurle sans hésitation toutes les réponses qui lui passent par la tête (« *M. Patate! Beignets de tomates vertes! Chips crème et oignons!* »)

En gros, ils sont pépères.

Et, bien sûr, comme la plupart des grands-parents, ils ne comprennent strictement rien à ce que ça fait d'être une fille d'aujourd'hui, d'avoir seize ans et d'être lycéenne.

– Intéressante, ta journée ? m'interroge Maminou en s'essuyant le coin de la bouche.

Avec ma fourchette, je balade mes haricots verts dans mon assiette tout en réfléchissant aux devoirs qui m'attendent encore dans mon sac à dos.

– Pas trop. Le prof de littérature nous a collé du travail en plus parce que Mitchell Wilson et sa bande de copains sont des dégénérés.

Grand-Papa fronce les sourcils et Maminou me demande des précisions. Je me retrouve donc à lui raconter le commentaire stupide de Mitchell.

– Je ne comprends même pas ce que ça veut dire, déclare Maminou. Pourquoi est-ce qu'elle devrait faire la vaisselle ?

Je prends une profonde inspiration et, à mesure que je m'explique, je hausse le ton.

– Il ne voulait pas vraiment qu'elle aille faire la vaisselle, Maminou. C'est juste une blague que sortent les garçons pour dire que la place des filles est dans la cuisine et qu'elles ne devraient pas avoir d'opinions.

– Je vois. Ce n’était pas très gentil, en effet, acquiesce Maminou en passant le sel à Grand-Papa.

Je hausse les épaules et j’essaie de m’imaginer en retraitée qui passe ses journées à s’occuper de ses coqs sans rien connaître des réalités de la vie au lycée d’East Rockport.

– Ce qu’il a dit...

Je m’interromps, revoyant les plaques rouges de Lucy Hernandez. Ce souvenir fait bouillir mon sang. Je me sens écarlate, et pourtant, ce n’est pas la honte qui m’anime.

– Pour moi, c’est... totalement sexiste!

– Il est vrai que, de la part du fils du proviseur, on s’attendrait à un comportement plus exemplaire, affirme Maminou sans tenir compte de ma remarque.

– Tu imagines ce que notre Lisa aurait fait dans un cas pareil? intervient soudain Grand-Papa en levant les yeux de ses enchiladas. J’ai exactement la scène en tête, pas toi?

– Je préfère ne même pas y penser, lâche Maminou, la main levée comme pour nous conjurer de ne pas nous aventurer sur ce terrain.

– Quoi? Qu’est-ce qu’elle aurait fait, Maman?

Malgré ma colère, je dois bien avouer qu’il a piqué ma curiosité.

– Oh là, tu ne peux même pas imaginer! continue Grand-Papa. Une liste entière d’actions concrètes. À commencer par une pétition. Puis une grande banderole qu’elle aurait brandie dans tout le lycée. Elle aurait explosé de colère.

Bien sûr, ma mère aurait fait tout ça. Ses révoltes adolescentes avaient commencé bien avant qu’elle ne parte vers la côte nord-ouest et rejoigne les Riot Grrrls. Comme la fois où elle s’était pointée au lycée avec une tignasse bleu pétant, le lendemain du jour où le proviseur avait annoncé qu’on n’avait plus le droit de se teindre les cheveux. Elle avait été renvoyée une semaine

et mes grands-parents avaient dû dépenser une fortune pour que ma mère retrouve sa couleur naturelle sans perdre tous ses cheveux. J'essaye de me représenter ce qu'elle avait dû ressentir en arpentant le couloir principal d'East Rockport, tous les regards braqués sur elle. Rien que d'y penser, je ne sais plus où me mettre.

– Le problème, c'est que ta mère cherchait toujours les conflits, ajoute Maminou avant de boire sa dernière gorgée de tisane. Elle n'avait pas froid aux yeux, ce qui lui rendait la vie bien difficile. Et à nous aussi. Elle avait du moxie en elle, comme on dit ici.

– Oui, je sais.

J'ai déjà entendu cette histoire de moxie. Et peut-être que pour Maminou et Grand-Papa, c'était compliqué, mais la fille sur le cliché de la boîte à chaussures « Ma folle jeunesse » n'a pas l'air de trouver sa vie si difficile. Elle a l'air, au contraire, de bien s'amuser. Elle a l'air d'aimer se battre, même si elle ne gagne pas à tous les coups.

– La bonne nouvelle, c'est que le gène de la rébellion semble avoir subi une bonne mutation, conclut-elle en me souriant, avant de commencer à débarrasser.

– Notre Vivian, si sage et obéissante, confirme Grand-Papa.

Il va même jusqu'à m'ébouriffer les cheveux avec sa grosse patte calleuse comme si j'avais dix ans.

Je leur rends leurs sourires, mais je suis contrariée. Je n'aime pas en vouloir à mes grands-parents. Pourtant, franchement, « sage et obéissante », je ne supporte pas. Même si c'est sans doute vrai. Du coup, je ne dis rien et j'essaye de ravalier mon irritation.

Après le repas, je fais mes devoirs (bien sûr) et je rejoins mes grands-parents dans le salon (ou plutôt ce que Maminou appelle « la salle de télévision ») pour regarder *La Roue de*

la fortune. Je ris en l'écouter lancer des réponses absurdes. (« *New York New York ! La Belle et le Clochard ! My Fair Lady !* ») J'accepte le café crème décaféiné sucré que me propose Grand-Papa. Et mes pensées reviennent toujours à la mine déconfite de Lucy, humiliée par Mitchell et ses crétins de copains. J'en ai l'estomac noué. Impossible de me calmer.

Après le dernier tour de roue, je dis à mes grands-parents que je dois rentrer chez moi et, comme d'habitude, ils tentent de me convaincre de rester plus longtemps, au moins jusqu'à la fin de *The Voice*. Je tiens bon et, en bonne petite fille sage et obéissante, je les embrasse pour les remercier de m'avoir invitée à dîner.

– Avec plaisir, ma chérie, me dit Grand-Papa en me raccompagnant à la porte et en me serrant dans ses bras.

Je culpabilise de m'être emportée contre eux.

À la maison, après avoir regardé un programme naze à la télé et zoné sur mon téléphone, je décide d'aller au lit. J'enfile mon pyjama : un short et un vieux tee-shirt de Joan Jett (la chanteuse) et son groupe, les Runaways, que ma mère m'a offert pour Noël. Au moment où je me brosse les dents, j'entends la porte d'entrée qui s'ouvre.

– Maman ?

Je prends la direction de la cuisine.

– Salut, mademoiselle, me répond-elle en jetant ses clés de voiture sur le plan de travail, à côté du mixeur.

Elle s'arrête alors en plein milieu de la pièce grande comme un timbre-poste et laisse échapper un profond soupir en regardant au plafond.

– Mon Dieu ! Quelle nuit !

Elle défait son chignon et ses cheveux noirs épais tombent en cascade comme un rideau après un spectacle. Elle ouvre le frigo

et commence à fouiller dedans. Je la rejoins après m'être brossé les dents.

– Il est où le reste de chinois ? demande-t-elle en déplaçant des Tupperware et des conserves.

– Je l'ai mangé hier.

Je prends un air désolé et elle me décoche un froncement de sourcils amical par-dessus la porte du réfrigérateur.

– Mince, grommelle-t-elle. Bon, de la glace pour le dîner à dix heures du soir n'a jamais tué personne. En tout cas, pas que je sache.

Elle sort du congélateur un pot de glace au parfum menthe et pépites de chocolat et va s'installer dans notre minuscule salon, qui jouxte la cuisine. C'est la pièce où on passe le plus de temps ensemble. Ma mère s'écroule à sa place habituelle sur notre canapé usé puis me fait signe de venir m'installer à côté d'elle.

– Ça va ?

Je la regarde engloutir une grande cuillerée et se détendre enfin.

– Oui, juste fatiguée, me répond-elle en continuant à manger. On a été débordés dès l'instant où j'ai mis les pieds dans le service et jusqu'à ce que j'en sorte.

– Des trucs dégueu ou effrayants ?

Elle prend une autre bouchée et pose la tête sur le canapé en fermant les yeux. Ma mère est toujours belle, même dans sa blouse d'infirmière rose ornementée de petites marguerites blanches. Ses cheveux noirs contrastent magnifiquement avec sa peau pâle et elle bouge toujours son grand corps avec une grâce absolue. Maminou dit qu'on se ressemble même si on est différentes. J'espère que c'est vrai, mais j'en doute.

– Non, heureusement, la routine. Beaucoup d'infections urinaires et d'otites.

Parfois, elle rentre à la maison avec des anecdotes de folie qui nous font rire toutes les deux, comme la fois où un gosse s'est enfoncé un tube de vitamines dans le nez.

On ne dit plus rien pendant un long moment pendant lequel je caresse doucement son avant-bras. Elle tourne la tête vers moi et me sourit.

– Et toi, c'était comment le lycée ?

– Comme d'hab. Le lycée, quoi.

– C'est précis.

– Il n'y a rien à raconter, vraiment.

Ce qui est faux, bien sûr. Un autre soir, je lui aurais décrit dans les détails comment Mitchell Wilson avait rabaissé Lucy avec sa blague débile, à quel point j'avais de la peine pour elle et combien j'étais furieuse contre M. Davies qui nous avait tous punis au lieu de s'attaquer au vrai problème. Je lui aurais même peut-être confié que Maminou et Grand-Papa m'avaient vexée en disant de moi que j'étais « sage et obéissante ». Mais là, il suffit de voir la ride sur le front de ma mère pour comprendre qu'elle lutte contre le sommeil. Elle est épuisée.

– Il est trop tard pour que j'insiste de toute façon, me dit-elle. Tu devrais déjà être au lit. Je sens l'antiseptique, mais viens quand même me faire un bisou !

Je me penche pour lui faire un câlin et quand je pars vers ma chambre, j'entends ma mère allumer la télé pour décompresser. Une fois sous la couette, dans le noir, les étoiles que j'ai collées sur le plafond scintillent comme pour me saluer. J'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles et repense à la boîte à chaussures de ma mère tout en cherchant sur mon téléphone des morceaux des Riot Grrrls. Je lance *Rebel Girl* des Bikini Kill.

La chanson commence par un solo de batterie tellement furieux que je me dis que je vais décoller de mon lit.

La meilleure partie, c'est quand la voix de la chanteuse résonne plus puissante qu'une fusée lancée dans l'espace.

*That girl thinks she's the queen of the neighborhood
She's got the hottest trike in town
That girl she holds her head up so high
I think I wanna be her best friend, yeah
Rebel girl, rebel girl
Rebel girl, you are the queen of my world¹*

La musique tonne et hurle et crache. Et de nouveau, c'est difficile pour moi d'imaginer que la dame fatiguée qui mange de la glace dans sa blouse d'infirmière est celle de la boîte à chaussures. Celle à la mèche blond platine qui tire la langue et dont les yeux noirs brillent d'une lueur de battante.

Désormais, elle est épuisée et inquiète à cause des factures à payer. Pourtant, autrefois, elle écoutait ce genre de musique. Quand elle enrageait, rugissait et luttait, quand elle était loin d'être sage et obéissante. À une époque, elle vivait furieusement, et personne ne peut lui retirer ça.

À la fin de la chanson, j'attends un peu en silence avant d'appuyer de nouveau sur lecture pour que la batterie m'inonde les oreilles.

1. « Cette fille se prend pour la reine du quartier. Elle a le style le plus cool de la ville. Cette fille a la tête haute. Je crois que je veux devenir sa meilleure amie, oui. Une rebelle, une rebelle. Rebelle, tu es la reine de mon monde. » (Toutes les notes sont de la traductrice.)

CHAPITRE 3



La semaine se poursuit comme d'ordinaire. Le mercredi, M. Davies ne vérifie même pas les exercices qu'il nous a collés en plus. Lucy Hernandez ne lève pas la main de tout le cours. Je rentre chez moi, je fais mes devoirs, j'écris à Claudia et je me mets au lit. Jeudi, pareil. Depuis la primaire, ça ne change pas. À chaque nouvelle rentrée, je me dis que peut-être cette année, ce sera différent, que quelque chose viendra perturber mon petit train-train. Je suis tellement habituée à ma routine à East Rockport que je ne vois même pas ce que ça pourrait être. L'année scolaire vient à peine de commencer et elle s'étend déjà devant moi comme une longue et monotone portion d'autoroute.

Le seul événement qui rend le vendredi de cette semaine unique est que le sort de l'équipe de football du lycée d'East Rockport va se jouer quelques heures après la dernière sonnerie de la journée.

East Rockport n'est qu'une toute petite ville, mais notre équipe de football se défend bien. Quand j'étais en CM2, on est même allés jusqu'au championnat régional. Et même si on a perdu, les gens d'ici tirent plus de fierté de cet exploit que du fait qu'un des premiers astronautes envoyés dans l'espace est originaire d'East Rockport. Pendant les mois d'automne,

les cours du vendredi sont quasi optionnels car toute la journée s'organise autour des entraînements des pom-pom girls et des joueurs. Tout le monde se retrouve dans les gradins pour encourager Mitchell Wilson et ses coéquipiers qui déambulent, fiers comme s'ils participaient à un championnat national.

– On y va ensemble ce soir, n'est-ce pas ? demande Claudia alors que nous nous faufileons dans les gradins pour soutenir notre équipe. Ma mère veut bien qu'on prenne sa voiture. Elle préfère rester à la maison avec Danny parce qu'il ne se sent pas très bien.

– Ça marche.

Je pose mes fesses sur un des sièges. La répétition des musiciens me fait grimacer : on dirait un troupeau d'éléphants qui pleurent la mort de leur chef. Au centre du gymnase, les pom-pom girls en tenues couleur crème glacée finissent de s'étirer.

Claudia et moi, on n'est pas particulièrement fans de football, mais on va à tous les matches, même ceux qui se déroulent à l'extérieur et loin, comme celui de ce soir à Refugio. C'est comme ça qu'on occupe son temps ici : on va aux matches. Grand-Papa adore écrire à la cire blanche « ALLEZ LES PIRATES ! » sur la vitre arrière de sa voiture, même si Maminou meurt d'inquiétude qu'il provoque un accident par manque de visibilité. Claudia et moi, on s'installe toujours aux places réservées aux lycéens les soirs de match, mais légèrement à l'écart, pareil pour les entraînements des pom-pom girls. On se partage une boîte de pop-corn super salé et on applaudit avec nos mains grasses sans beaucoup d'enthousiasme au rythme des cris des pom-pom girls, dont les voix tranchent l'air comme des scies sauteuses.

– Allez, les PI, allez les RATES, allez les PIRATES !

Clap, clap, clap clap clap.

– Allez les PI-RATES !

Clap, clap, clap clap clap.

– Cet entraînement est sans fin ! s'impatiente Claudia en consultant son téléphone en douce.

C'est à cet instant que je regarde par-dessus mon épaule et que je le vois. À deux bancs derrière nous et séparé par cinq personnes environ.

Un nouveau.

Si j'en crois mon expérience, le nouveau est toujours le cousin d'un élève du lycée. Un gars sans intérêt qui vient de quitter son bled paumé tout près de chez nous pour emménager ici. Un débile profond dont le seul talent est de se curer le nez en cours quand il pense que personne ne le regarde. Le nouveau typique. Depuis le CP, je n'ai jamais connu que ça.

Jusqu'à ce jour. Parce que ce nouveau-là, il n'a rien d'un gars d'East Rockport. Tout d'abord, il porte un jean noir slim et un tee-shirt gris, et sa frange noire tombe sur ses yeux, comme s'il voulait cacher quelque chose. Il tourne légèrement la tête pour se gratter la nuque et je vois qu'à l'arrière de son crâne, il a les cheveux ras, presque tondus. Personne n'a ce genre de coupe dans le coin. À East Rockport, assis sur un tabouret de la cuisine, les garçons laissent leur maman ou leur petite amie les gratifier d'une coiffure tout ce qu'il y a de plus neutre. Ou bien ils vont chez Randy, le barbier de la ville, où pour quinze dollars, ils se retrouvent avec une coupe de cheveux identique à celle qu'ils affichent depuis la maternelle. Celle qui leur fait ressortir les oreilles pendant des semaines.

Il ne faut surtout pas que le nouveau aille chez Randy. Jamais de la vie.

En plus de sa tignasse hypercool, il a le teint mat, des lèvres pulpeuses et des yeux plus noirs qu'un ciel d'orage. Il suit ce qui se passe dans le gymnase avec un intérêt teinté de confusion, comme si cette cérémonie faisait partie d'un rite étrange

pratiqué par une tribu qui n'aurait jamais été en contact avec la civilisation.

Je donne un coup de coude à Claudia.

– Ne regarde pas, enfin si, mais discrètement. C'est qui le gars à quelques rangs derrière nous ? Un nouveau, non ?

Elle se tourne et lui jette un rapide coup d'œil. Elle fronce le nez de dégoût, comme si le nouveau était une tache sur sa chemise préférée, ce qui est vraiment injuste. Le nouveau n'a vraiment rien d'une tache.

– Lui ? Oui, je sais qui c'est.

J'entrouvre la bouche et Claudia sourit, contente de son petit effet.

– Et donc... tu comptes me dire qui c'est un jour ?

Bien sûr, dans un lycée aussi petit qu'East Rockport, je finirai vite par apprendre son nom, mais tout de même, ce serait sympa que je le connaisse dès maintenant pour commencer à fantasmer que je sors avec lui. J'ai bien plus d'expérience avec les petits amis imaginaires qu'avec les vrais.

Prolongeant le suspense, Claudia tourne soigneusement une mèche de ses longs cheveux autour d'un de ses doigts.

– Il s'appelle Seth Acosta et il est en première aussi. Ses parents sont des artistes d'Austin. Ils louent à mes parents leur maison sur la baie et utilisent le garage comme atelier.

– À côté du manoir ?

Le manoir Oakhurst appartenait à l'origine à un certain colonel Oakhurst qui a servi dans l'armée du Texas. Tous les ans en primaire, on nous faisait visiter cette baraque construite dans les années 1880 qui sent le renfermé et qui n'a pas de toilettes. Une des expériences caractéristiques des enfants d'East Rockport, j'imagine.

– Oui, c'est ça. Pourquoi ? Tu comptes aller parler à un vrai gars en chair et en os pour une fois ?

Je sens que je deviens écarlate. Je perds tellement mes moyens avec les garçons que je ne leur adresse la parole que lorsque c'est absolument nécessaire. Comme quand un prof me colle dans un groupe pour réaliser un projet stupide. Et Claudia le sait très bien.

J'essaye de changer de sujet.

– Je comprends pas ce que deux artistes d'Austin viennent faire ici.

Je dois hurler pour me faire entendre, parce que l'orchestre s'est lancé dans l'hymne d'ouverture de jeu, *Tous avec East Rockport*. Quelques élèves autour de nous frappent des pieds au rythme de la musique.

– Va comprendre ce qu'ils ont dans la tête, les artistes... me répond Claudia. Peut-être qu'ils sont tellement cool qu'ils sont anticool. Sérieusement, trouve-moi une ville encore moins cool qu'East Rockport.

Je hausse les épaules, entièrement de son avis. Claudia a raison : pour un adolescent ici, le week-end, il n'y a pas grand-chose à faire à part se trouver une fête nulle ou aller manger un hamburger au *Sonic* ou au *Dairy Queen*, les deux seuls fast-foods de la ville. Pour ce qui est des divertissements culturels, le choix se limite au musée nautique des Fruits de mer de la côte du Golfe. Et vraiment, le seul intérêt d'y aller, ce sont les brochettes de crevettes grillées qu'ils servent à la cafétéria.

– Donc, tu vas lui parler ? demande Claudia qui n'en démord pas. Il me rappelle un peu Johnny Cade dans *Outsiders*. C'était ton livre préféré en primaire et tu m'as forcée à regarder le film une dizaine de fois environ, tu te souviens ? C'est clairement ton genre de mec.

C'est vrai. Seth a un côté rebelle, mais pas trop rebelle. Dangereux, mais accessible en même temps. Je me tourne rapidement vers lui, au moment où Claudia fait des bruits humides dégoûtants à mon oreille.

– Ça suffit, Claudia !

Je la repousse gentiment. Comme je l’ai dit, je suis très forte pour fantasmer sur les garçons, mais je n’ai jamais eu de petit ami. Le constat est toujours aussi douloureux quand j’y réfléchis : je suis en première et je ne suis jamais sortie avec un garçon. Je n’en ai même jamais embrassé un. J’ai envie d’avoir un copain parce que je me sens trop nulle d’en être là, mais j’ai pratiquement renoncé à l’idée que ça m’arriverait au lycée.

Alors que les pom-pom girls forment une pyramide et que l’orchestre sort quelques notes revigorantes de plus, je parviens à jeter un nouveau coup d’œil à Seth. Il n’a pas bougé, son expression oscillant entre le vide et l’ennui. Il lève son long bras et passe une main nonchalante dans ses cheveux. Sa frange retombe sur ses yeux.

Je me demande quelle est sa date de naissance.

Je me demande quel est son parfum.

Je me demande quelle musique il écoute et je me demande à quoi il ressemble quand il se brosse les dents.

– Tous avec les Pirates ! retentit une grosse voix depuis le centre du gymnase.

M. Wilson, le proviseur, se tient derrière son micro, son ventre protubérant débordant au-dessus de sa ceinture, son visage déjà écarlate alors qu’il commence tout juste à brailler. À force de hurler à tue-tête que notre équipe est la meilleure du monde et qu’on doit tous encourager les puissants Pirates, il prend une teinte carrément violette.

– Je m’ennuie, annonce Claudia d’une voix plate.

Elle regarde le gymnase d’un air absent et bâille comme pour illustrer son commentaire.

Le proviseur et l’entraîneur Cole font défiler Mitchell et ses coéquipiers devant nous. Emma Johnson et ses pom-pom girls couleur crème glacée se lancent dans une série de saltos

arrière tandis que l'orchestre se déchaîne. Claudia bâille une nouvelle fois.

Parfois, je me demande ce que ça fait de vivre dans une ville qui ne tourne pas autour de gars de dix-sept ans devenus irrésistibles juste parce qu'ils savent lancer une balle.

– Je voudrais vous rappeler à tous combien il est important de venir encourager les Pirates ce soir. Ils auront besoin de vos applaudissements et de tout votre soutien. Je sais que je peux compter sur vous ! scande l'entraîneur Cole.

La foule lui répond par une tempête de cris, comme dans les messes de ces prêtres évangéliques qui passent à la télé. La cérémonie continue jusqu'à ce que Jason Garza, le capitaine senior, retire son maillot, le fasse tournoyer au-dessus de sa tête comme un lasso et l'envoie aux spectateurs, en direction d'un groupe de filles hystériques. On dirait qu'elles essayent d'attraper un bouquet de mariée.

– De mieux en mieux, tu as vu ce qu'il a sous son maillot de foot ? grommelle Claudia. Vraiment la grande classe...

Jason porte un tee-shirt blanc sur lequel on peut lire en lettres noires : « Belles jambes... tu les écarteras pour moi ? »

– Très classe, oui.

Même devant le proviseur et l'entraîneur, Jason n'hésite pas à s'afficher avec un message pareil : il sait qu'il ne lui arrivera rien. Il ne s'attire jamais d'ennuis avec ce genre de comportement – et ses potes non plus, d'ailleurs. « Bah, ce sont des blagues de garçons », comme dirait le proviseur. Tous les membres de l'équipe de football, y compris Mitchell, sont hilares. Sur les gradins de devant, plusieurs spectateurs rient aussi. Jason se permet même quelques pas de danse sexy devant les filles au premier rang, remuant les hanches comme s'il essayait de faire tourner un cerceau invisible. De là où je suis, la touffe de cheveux sur son crâne lui donne un air de coq qui se pavane.

Les filles gloussent, les mains devant le visage. Je n'arrive pas à savoir si elles sont vraiment amusées ou dégoûtées.

Je remarque alors que parmi elles, se trouve Lucy Hernandez. Même à cette distance, ce n'est pas difficile de voir qu'elle ne s'amuse pas, ne rit pas et n'essaye même pas d'avoir l'air effarouchée. Ce n'est pas la première cérémonie de l'année : la pauvre Lucy devrait savoir maintenant qu'on ne s'assied jamais au premier rang, à moins d'être un mégafan des Pirates. Il vaut mieux se cacher dans le fond, comme les gens qui ne vont à l'église que pour la messe de Noël.

Jason a dû voir le manque de participation de Lucy, car c'est à elle qu'il adresse tout particulièrement son déhanchement obscène. Lucy baisse les yeux et rougit. Tous les autres hululent comme des débiles.

Je sens la rage monter en moi et serre les poings. Stupéfaite de ma propre réaction, je fixe mes mains un instant et m'ordonne de me détendre.

– Très bien, très bien, lance le proviseur. C'est l'heure du déjeuner. Et si tu réservais toute cette belle énergie pour le match, Jason ?

Le groupe joue ses dernières notes pour accompagner notre sortie du gymnase. Je ne vois plus Seth, il a été emporté par la foule. J'espère qu'il n'est pas du genre à porter un tee-shirt avec un message sexiste inscrit dessus. Si c'est le cas, il aura beau être aussi canon que Ralph Macchio dans *Outsiders*, jamais je ne sortirai avec lui. Même avec mes petits amis imaginaires, j'ai des exigences strictes.

En partant à la cafétéria avec Claudia, on se fait bousculer par les autres élèves et je me retrouve soudain à côté de Lucy. Elle avance vers le bout du couloir, son épaule cognant les casiers. Elle a toujours les joues roses et ne pose le regard sur personne en se frayant un chemin tant bien que mal. J'hésite

à lui proposer de déjeuner avec nous, mais je n'ai ni le courage ni l'énergie d'intégrer une nouvelle tête à mon petit groupe habituel.

Après son intervention dans la classe de M. Davies, une chose est claire : Lucy est le genre de fille qui ne redoute pas d'être le centre de l'attention même si elle en devient très impopulaire. Ce n'est pas tant que je veuille être populaire, parce que les plus populaires à East Rockport sont souvent les plus débiles : je préfère juste passer inaperçue. J'aurais voulu être totalement indifférente à ce que les gens pensent de moi. Comme ma mère qui est venue à l'école les cheveux teints en bleu. Jamais elle ne s'est montrée obéissante et sage, jamais elle n'est passée inaperçue. C'est pour ça qu'elle est devenue une Riot Grrrl.

Quand on s'installe à notre table habituelle, Claudia et moi, avec Meg, Kaitlyn et Sara, je cherche Lucy, mais ne l'aperçois nulle part. Je ne vois pas Seth Acosta non plus. En revanche, je repère Jason avec son tee-shirt immonde qui grille les secondes dans la file du self.

« Belles jambes... tu les écarter pour moi ? »

Je serre de nouveau les poings jusqu'à enfoncer mes ongles rongés dans mes paumes.

Je me demande ce que Wonder Woman aurait fait à ma place. Ou ma mère. Ou la fille qui chantait cette chanson de rebelle. Celle dont la voix était une arme. Celle qui se fichait bien que tous les yeux se tournent vers elle. En fait, elle aimait même ça. Qu'est-ce qu'elle ferait à Jason ? Elle se serait peut-être plantée devant lui pour lui balancer combien son tee-shirt était répugnant. Ou alors elle aurait pris une paire de ciseaux pour faire des trous dedans.

Oh, non, il aurait été ravi : il en aurait profité pour exhiber ses tablettes de chocolat.